





**CHRYSLIDE**



**CEDRIC CLEMENT**  
**CHRYSLIDE**

**THRILLER**



**PARTIE II**

**MARTIN CRESSON**





L'horreur se dévoile sous bien des formes et avant d'atteindre le sommet dont je fus le témoin privilégié, elle m'apparut tout d'abord de façon dérisoirement conventionnelle, par le paysage dévasté qui s'étendait sous mon regard, provoquant chez moi un mélange de tristesse, d'indignation et de colère.

Nous étions dans une zone de non-droit où les flics jouaient leur vie à chaque patrouille. Comme une roulette russe.

La cité du Coq d'Or, dans le 9-3, tristement célèbre depuis les émeutes de 2005.

Les affrontements, les voitures brûlées, les échauffourées, les trafics, représentaient le quotidien du quartier. Mais ici, on avait aussi connu la guerre : un déferlement de haine qui n'avait plus rien à voir avec le quotidien.

Au départ, deux jeunes qui fuyaient un banal contrôle de flics et à l'issue d'une course poursuite enragée entre les deux camps, le drame qui survient. Soudain. Brutal. Le temps d'un simple éclair, et les deux gamins dans un transformateur électrique voient leur avenir s'envoler.

Un vulgaire jeu du chat et de la souris qui s'était transformé en révolution populaire. Ici, comme partout en France, la cité s'était enflammée. Une véritable apocalypse qui avait fait la une des journaux du monde entier. Le reflet d'une jeunesse paumée, délaissée, sans illusions. Prête à prendre les armes pour exister, par la force et la violence. Un bloc armé, mené par un groupuscule nourri par la haine et la colère, capable de retourner un pays tout entier.

Au volant du véhicule de patrouille, je nous entraînaux au cœur de la ruche.

Il régnait un calme étrange, empreint de la même moiteur que l'obscurité ; et seul le martèlement de la pluie contre les vitres de l'habitacle coupait le silence d'un rythme continu. En chœur, l'essuie-glace raclait, sporadique, dans une course effrénée pour maintenir la cadence. L'eau s'éjectait en filets gracieux aux frontières des rétroviseurs. Les gouttes revenaient inexorablement sur le pare-brise comme une invasion sans fin. Le mouvement perpétuel était envoûtant. Hypnotisant.

— Léo, t'es dans l'hyper-espace ou quoi ?

Je clignai des paupières. Humbert, mon co-équipier me regardait d'un air inquiet. Je le rassurai d'un hochement de tête et d'un grand sourire factice. Ce n'était pas le moment de rêvasser. Le territoire où j'engageais la voiture était dangereux et le moindre manque d'attention pouvait être fatal. Je recadrai intérieurement ma concentration.

Empilées les unes à la suite des autres, les barres d'immeubles s'alignaient comme des briques de lego, sans grâce ni cohérence, gangrenant le paysage austère. Un braquement de volant et la lueur blafarde des phares balaya la nuit, révélant le cauchemar dans toute sa verticalité : habitations délabrées et insalubres, pelouses jonchées de détritux où aucun brin d'herbe n'avait vu le jour depuis longtemps, carcasses de voitures, supérettes abandonnées, abribus explosés. La puissance de l'écœurement me fouetta comme une vague devant la sombre représentation d'un quotidien. Une cité de Seine Saint-Denis parmi tant d'autres.

J'avançai et l'ombre des HLM nous engloutit. Les nuances de gris se cumulaient autour de nous. Gris béton, gris souris, gris crade. Des tags sur les murs : des noms, des sigles de gangs, des insultes. Des taches solitaires de couleurs vives au milieu d'un monde aussi noir que la nuit.

Humbert brisa de nouveau le silence.

— Merde, il caille !

Il monta le chauffage à fond et le ventilo pulsa un air anxiogène qui me prit à la gorge. Quel temps pourri ! En plein mois de mai, les giboulées de mars faisaient légion avec deux mois de retard.

L'hiver était passé mais personne n'avait trouvé utile de prévenir le mec en charge là-haut.

— Ton ex t'emmerde toujours ? demanda-t-il soudain.

Il cherchait à faire la causette. Parler désacralise la peur.

Coup d'œil rapide dans sa direction.

David Humbert était un grand rouquin maigrelet, originaire du Nord. À la lumière des lampadaires nocturnes, il avait tout l'air d'un prématuré qui n'aurait jamais vu le jour. Os plats, angles saillants. Nez droit, légèrement pointu. Avec sa coupe et sa carrure, à la brigade il était surnommé « La Tige ».

— C'est le propre des ex, répondis-je. À croire qu'elle se fait chier.

Depuis combien de temps m'avait-elle quitté ? Six, huit, dix mois... Quelle importance, ça me semblait toujours hier. Quelques mots : « Je ne supporte plus ». C'était plié.

Des mois sans elle, à errer parmi les ombres, avec la souffrance et l'égarement pour seules compagnies. Un temps de questions, puis de remise en question, jours après jours, nuits après nuits. Un déchirement, une enclume dans le crâne, en continu. Jusqu'au moment où la fatigue, réclamant son dû, finissait par l'emporter ; m'entraînant dans les cauchemars de ma propre solitude.

— La vie est parfois mal faite. Mais c'est la vie. Nous n'avons pas d'autre choix que d'accepter les épreuves qu'elle nous impose.

Humbert parlait souvent avec fatalisme. Sous couvert d'une sorte de destinée prévue pour chacun d'entre nous, il faisait face aux événements avec une placidité implacable.

De fait, il apparaissait souvent comme un échalas mollasson qui en amenaient beaucoup à le sous-estimer. Mais le nordiste avait beau être sec comme une tige, c'était un paquet de muscles hargneux et rapide, qui gardait juste un calme à toute épreuve. Un mélange étrange qui avait tourné à notre avantage dans bien des situations.

— Et toi, ta nouvelle nana ? lui retournai-je.

Humbert passa une main sur son menton mal rasé. Petit à petit une fine moustache rousse lui poussait au-dessus de la bouche, ce qui lui donnait un faux air de Jean-Paul Rouve.

— Ah celle-là ! Je ne suis pas prêt de la laisser filer ! répondit-il. Un caractère d'ogresse du Mordor mais une véritable Ilyenne de Cherico au pieu, si tu vois ce que je veux dire.

Il partit d'un petit rire gras. Je ne voyais pas mais je laissai filer. C'était souvent comme ça avec Humbert. Je comprenais la moitié de ce qu'il racontait. Ce mec était un *geek*. Un féru d'informatique, de jeux de plateau, d'héroïc-fantasy – le genre d'illuminé qui plante sa tente devant chaque Convention. Pendant longtemps j'avais imaginé sa vie triste, terne et vide. C'était avant de constater qu'elle palpitait bien plus que la mienne.

Soudain, une ombre furtive attira mon attention. Du coin de l'œil, je l'observais se fondre dans la cage d'escalier d'un immeuble qui n'avait même plus de porte d'entrée, mais un trou béant à la place, qui laissait passer pluie et courants d'airs.

L'ombre disparut. Je priais pour que ça ne soit pas une vigie.

Au cœur de ce territoire rongé par le crime, seule la peur régnait en maître. Le jour, les habitants traversaient le quartier d'un pas rapide, les yeux collés au sol, recroquevillés par la terreur. Ne rien voir permettait d'éviter les ennuis. Mais la nuit, personne n'osait sortir. C'était le paradis des trafics et les dealers faisaient leur business ici sans la moindre inquiétude. Si l'alerte de notre présence était donnée, le monde de la nuit se refermerait sur nous – à nos pieds, si nous avions de la chance – sur nos têtes, si l'envie de casser du flic animait les troupes.

— On ne prend pas de risques, dit Humbert qui avait aussi repéré la silhouette encapuchonnée, sors-nous d'ici.

Je m'exécutai. Les yeux en mouvement. Sur mes gardes.

Vigilance constante. Toujours. Simple question de survie.

En levant le regard vers ces tours d'immeubles je fus partagé entre la honte et la colère. Je savais que dans ces étages aux vitres explosées, rafistolées et même parfois marquées par des traces d'incendies, des centaines de personnes s'entassaient. Des familles d'immigrés en général, qui pour des sommes colossales payées à des gens sans scrupules, s'agglutinaient par paquet dans une seule pièce, partageant parfois le même appartement que plusieurs autres familles. Le plus horrible lorsqu'on affronte toute la misère du monde au quotidien, c'est qu'on finit par s'y habituer. On occulte, on fait son boulot, et on passe à autre chose.

Nous sortîmes, laissant la porte des enfers ouverte derrière nous. Instinctivement, mes muscles se relâchèrent. Je n'avais même pas pris conscience de la tension emmagasinée dans mon corps.

Je remontai lentement le boulevard.

— Allez, il est temps de rentrer au bercail, nous avons...

— C'est quoi ça ? le coupai-je.

La lumière blafarde des phares se déroula sur l'étendue désertique d'un terrain vague. Un tas de détritux inondait le trottoir en bordure du champ. On y avait mis le feu. Sur notre passage, les flammes colorèrent le capot d'un orange vif.

— Je vais le signaler à la caserne.

— Laisse tomber. Tu crois vraiment que les mecs de Pantin vont se déplacer pour ça, maugréa mon coéquipier. Avec toute cette flotte, ça ne va pas durer. Regarde plutôt par-là, je crois que nous avons affaire à une petite passe.

Je suivis son index tendu.

Au loin, sous le déluge, je distinguai un abribus – une vitre taguée, l'autre sur le sol en petits verres. Une forme lisse et dégoulinante se tenait dessous. Une promenade nocturne par ce temps ? Impossible. Une seule raison pouvait pousser une fouine à sortir par un temps pareil. Une tractation. Un deal. Humbert avait raison.

Je nous approchai doucement ; le moteur à peine vrombissant.

— Ne fais pas le malin, Léo. On ne veut pas de flag. Mets le giro pour qu'il nous voie, mais pas la peine d'ameuter le quartier avec la trompette.

J'écoutai les conseils de mon collègue et les lumières rouge et bleues du gyrophaire déchirèrent la nuit.

Aussitôt, la silhouette se tourna dans notre direction. Une capuche était rabattue sur ses oreilles mais dans la lumière des phares, je reconnus le visage. La peau mate, d'un grain si particulier, entre café au lait et chocolat. Les yeux d'un gris perlé – trop clairs – qui semblaient délavés, vidés de toute âme.

Le garçon aurait pu être beau ; mais son visage était trop dur, trop carré et une longue entaille le balafrait de la tempe au menton, gâchant l'harmonie de ses traits.

— Putain, c'est Munia ! m'exclamai-je.

J'aurais pu reconnaître cette ordure dans le noir. Tony Munia bondit et détala d'un coup. J'appuyai sur le champignon et la bagnole fit une embardée vers l'avant.

— Hé ! s'exclama Humbert, tu fais quoi là ?

— Je vais le griller ce fumier.

— Laisse tomber, Léo, on n'a rien contre lui.

Je ne l'écoutais plus. Entre cette petite merde et moi, c'était une affaire personnelle.

— Rien ne nous empêche de lui foutre la trouille.

J'accélérai soudain, longeant le trottoir à toute vitesse. J'étais sur le point de le rattraper lorsqu'un scooter en train de se garer apparut soudain dans l'équation. Munia

attrapa le conducteur par le col et l'envoya valser. Il enfourcha l'engin et démarra en trombe. Le propriétaire du scooter tenta de s'interposer mais la petite frappe avait sorti un objet de sa parka. Le vif éclair d'une lame – cutter ou couteau – miroita le temps d'une seconde. D'un geste circulaire qui ne laissait place à aucune hésitation, Munia avait entaillé l'homme de haut en bas. La victime bascula en arrière, sur le trottoir. Je pilai net. Humbert s'éjecta de l'habitacle et se précipita vers le blessé. Au loin, je distinguais les feux arrière du deux-roues se fondre dans la nuit.

— On se retrouve ici, hurlai-je.

— Quoi ?!

Refermant violemment la portière côté passager, je redémarrai à toute vitesse, abandonnant mon coéquipier sur la chaussée. Dans le rétroviseur, je l'observai gesticuler. Je n'avais pas besoin de l'entendre pour comprendre qu'il hurlait, brandissant un poing rageur dans ma direction.

## - 02 -

**J**e filais comme un loup.

Ma proie détalait sous mes yeux. Une course pour sa vie.

Le petit merdeux zigzagait sur le scooter, indifférent au déluge qui s'abattait sans répit. Les embruns de pluie me bouchaient la vue mais ça n'avait guère d'importance. Je le sentais plus que je ne le percevais. Un seul coup d'œil, une seule vision fugace me suffisait à recadrer ma trajectoire.

Il était pour moi.

Le pied à fond sur l'accélérateur, le monde autour s'éclipsait à la faveur d'un patchwork de couleurs floues. De longues traînées blanches – suivies de flashes – oranges – rouges. Des phares – la zébrure d'un éclair – blancs, encore. Paysage fantomatique. Asphalte d'un noir de jais. Monde monochromatique, parsemé de tâches vives. J'évoluais dans ce tableau de Kandinsky, le *Several Circus*, devant lequel Audrey était tombée en admiration à l'expo du centre Pompidou. Quand je l'avais trouvé « sympa », elle m'avait affublé de la sensibilité artistique d'une huître.

La pluie diminua d'un coup, tel un rideau qui s'écarte.

Le monde était flou. Mais Munia était net.

Sa silhouette se détachait. Le corps grand et mince, penché en avant, laissait flotter son jogging taille XXL au rythme de ses embardées.

Il poussa la machine à fond, remontant le boulevard à toute vitesse. Indifférent au danger, aux autres. Aux vies dans la balance. Ce même était déjà une raclure de la pire espèce, sans aucune considération pour autrui. Nous avions un dossier épais comme un Larousse sur son compte. Mais ce merdeux nous filait entre les doigts pour des brouilles administratives. C'était mon premier cas à mon arrivée à la brigade, quelques semaines auparavant. Ma première proie.

Soudain, il déboula à toute vitesse au carrefour, ignorant le stop qui s'affichait en gros caractères blancs sur rouge. À sa gauche une voiture lancée pleins phares pila dans un crissement de pneus. Un 4 × 4, marron, modèle Dacia Duster. Une carcasse de plus d'une tonne, aux larges arrêtes métalliques. Aquaplaning, glissement de gomme, le monstre de métal filait comme un tombeau roulant. Ma gorge se serra. La collision paraissait inévitable.

Au dernier instant, le voleur profita de la mobilité de son engin pour braquer. Le deux-roues fit une embarquée, rebondit sur le bateau du trottoir, et atterrit face à deux piétons tétanisés.

Il fonce, écrasant un poing sur le klaxon, ignorant les deux femmes sur sa route.

Le Duster termina sa course dans un poteau tricolore, provoquant une gerbe d'étincelles sur la chaussée mouillée. De l'autre côté de la route, Munia fit sauter l'engin du trottoir, et continua son chemin comme si rien n'avait eu lieu.

Au niveau de l'accident, mes feux balayèrent les visages terrorisés de la mère et la fille. Elles étaient sur le sol, le cul dans l'eau, tremblantes dans les bras l'une de l'autre.

Mais en vie.

Dans un éclair, le visage d'Audrey se superposa à celui de l'inconnue.

Ma rage monta d'un cran. Le bouillonnement, à l'intérieur, s'intensifia. Un véritable torrent, un geyser, une force de la nature incontrôlable qui se déversa dans mes veines.

Plutôt que de m'arrêter, j'accélérai.

J'avais une soif de justice que la justice ne pouvait épancher. Je voulais ce fumier, coûte que coûte pour qu'il réponde de ses actes. Une bonne fois pour toutes.

L'environnement repassa en style Kandinsky. La vitesse. La pluie. Les ombres, les tâches de couleur, les embruns de la nuit. Le scooter, devant, à quelques mètres.

Ma bagnole allait plus vite. Agrippé à ses basques, il savait que je finirais par le rattraper s'il restait sur la route. Alors, brusquement, il braqua et s'engagea vers un terrain en construction.

Je fis une embardée.

Hors de question de le laisser se faufiler. Il se carapatait comme un lapin dans son terrier, au milieu des angles des engins de chantier et des murs à moitiés levés. Les nouvelles résidences poussaient ici comme des champignons.

Braquage de volant. Accélération. Mes pneus patinèrent dans le vide. La boue gicla autour de moi souillant les vitres et le pare-brise.

Ma vision brouillée par la pluie, la terre et la rage.

Seul le ronronnement du scooter me guidait. Autour de moi, entre deux traînées de boue, défilaient les résidents du coin. Engins jaunes et noirs au logo CAT, pelleteuses aux mâchoires ouvertes comme d'énormes frelons au dard dressé. Poutres métalliques aux rebords rouillés. Tiges enfoncées dans la terre, entre deux rangées de parpaings. Un monde affûté, anguleux, aux reflets du danger.

Je l'occultai, tous mes sens braqués sur le bruit du scooter juste devant moi. L'envie de le coincer. Le besoin de l'attraper. La *nécessité* de refermer ma prise sur lui.

Soudain, alors que je me rapprochais, tout bascula.

Balayage d'essuie-glace. Flash rouge aveuglant des feux arrière.

La lumière trop puissante m'obligea à fermer les yeux. Je relâchai l'accélérateur, et montai sur le frein. Je ne voyais plus rien. Un bruit assourdissant, un monstrueux mélange de tôle froissée et de verre brisé me vrilla les tympans.

Je captai un autre bruit. Un hurlement.

Il me semblait distinguer ma propre voix mais sans certitude aucune. Le monde autour de moi tournait à toute vitesse, je ne contrôlais plus rien. Je ne voyais toujours rien, mais je sentais ce tournoiement. Dans mon corps, dans ma tête.

Au prix d'un terrible effort, j'ouvris les yeux.

Mon pare-brise vola en éclats à cet instant, percuté par un poids.

Le verre se brisa, fendu ; toile d'araignée bariolée de rouge.

Dans les rainures de glace, la vie s'écoulait en étranges sillons pourpres. Dans mes narines, l'odeur du sang me rassérénait. Je soufflai. Reposant mes yeux, tranquilisé.

Le monde terminait sa course folle.

## - 03 -

**L**e Commissaire Danjan me toisait avec circonspection.  
Deux pupilles noires impénétrables.

Le visage carré, le menton droit, un cou de buffle tendu. Il semblait prêt à exploser dans son costume-cravate. Il se détourna, croisant les mains derrière son dos pour contrôler ses tremblements. Tourné vers la fenêtre de son bureau, sa carrure en V se découpait dans l'éclat de la mi-journée.

— Il faut vous mettre au vert, annonça-t-il. Le temps que cette histoire se tasse.

— Je n'ai rien à me reprocher.

J'avais vu le vieux Commissaire garder son sang-froid en toutes circonstances depuis des années. À cet instant pourtant, lorsqu'il se retourna, son calme s'était envolé. Il me fixa dans les yeux comme s'il essayait d'y percevoir une vérité enfouie au fond de moi. Des tics nerveux faisaient tressauter ses sourcils broussilleux.

— Laissons aux collègues de l'IGPN le soin de déterminer la responsabilité de chacun.

Le ton était lourd. Chargé. Des picotements remontèrent le long de ma nuque. Malgré l'aspect rutilant du bureau, la lumière de larges baies vitrées donnant sur la Seine, la tension était palpable.

— Vous mettez ma version en doute ! m'exclamai-je sous le coup de la surprise.

Mon sang bouillait, et la peur de déraiser me vrillait les tripes. Mes coups de colères étaient aussi soudains qu'inévitables.

— Je vous *faisais* confiance, sinon je ne serais pas venu vous repêcher dans votre merde pour vous foutre dans mon service. Mais depuis votre divorce, vous perdez complètement les pédales. Vous accumulez les bourdes, Brasseur.

J'encaissais la réflexion de front. Je ne savais pas quoi répondre, trop pantois, ouvrant et fermant la bouche comme un poisson qui suffoque à l'air libre. Je savais à quoi il faisait référence. Je lui devais déjà énormément, je ne pouvais pas lui en vouloir de ne plus m'avoir à la bonne. Alors que je cherchais encore mes mots, Danjan leva une main apaisante et presque aussitôt, l'air devint plus respirable. J'attrapai goulûment de l'oxygène. La tension s'évanouit de mon corps.

L'homme que j'avais face à moi était une légende. Avec son parcours édifiant, il était un exemple pour beaucoup de jeunes flics. Entré dans la police dans les années 80 à tout juste vingt ans, il avait gravi les échelons à une vitesse impressionnante. Chef du commissariat du quartier Bastille avant ses trente ans, chargé de la 1<sup>ère</sup> DPJ boulevard Bessières deux ans plus tard, il quittait le poste après quatre ans de service, auréolé de succès. En quinze ans il était passé par la brigade criminelle, la brigade de recherches et d'intervention et les stups avant d'être nommé Commissaire divisionnaire à la fin des années 2000. Tout le monde savait que ça ne s'arrêterait pas là. Le « Hibou » — comme on le surnommait à la PJ — était pressenti pour le poste de directeur général de la police nationale.

Il générait une admiration quasi-mystique. Une aura qui lui permettait de simplement lever la main et d'obtenir le silence instantanément.

— Je sais que ça ne vous semble pas correct, justifia-t-il d'une voix grave, mais c'est le mieux pour tout le monde, croyez-moi. D'ici ce soir le parquet va demander l'ouverture d'une enquête préliminaire et les emmerdes commenceront. Le journal télévisé fera l'ouverture de son 20 heures avec cette affaire et d'ici demain, on dénombrera les bagnoles carbonisées. Les politiques chercheront des coupables... N'oubliez pas qu'on approche des présidentielles. Si les émeutes gagnent les quartiers,



ça va être le bordel. Mais si les politiques commencent à tirer à boulets rouges sur les flics ou sur la justice pour calmer le jeu, il y aura mutinerie. La société est déjà à fleur de peau. La moindre étincelle risque de tout faire péter. Cette histoire va certainement très mal finir. Des têtes vont tomber. Dans tous les sens du terme. Et généralement c'est les plus petits qui trinquent...

Danjan avait raison. Ces derniers mois le malaise social n'avait fait qu'augmenter. La Loi Travail, les Nuits Debout, l'austérité, le chômage et le ras-le-bol général. Les grèves et les manifestations faisaient partie du quotidien. Le dialogue entre flics, politiques et population était rompu. La menace était à peine voilée mais le commissaire marquait un point. Dans cette histoire, je faisais le parfait bouc-émissaire.

La tête me tourna. La fatigue se faisait pesante. Je pressai une compresse stérile contre ma tempe douloureuse, repassant mentalement le fil des événements en version accélérée. La sirène des pompiers qui dévoyait l'aube en éclairant la scène d'une lumière tournoyante. Débris de verre et froissement de tôle, scooter en vrac, corps disloqué sur le bitume, sang rouge sombre à l'arrière du crâne. L'image de Munia qui fixait le ciel de ses yeux grands ouverts – l'expression d'une éternelle surprise gravée sur le visage – me donnait envie de vomir.

Puis, le retour au commissariat, entre choc et automatisme. Quelques points de suture et un débarbouillage en règle, avant un premier debrief à chaud, dans la salle d'interrogatoire. L'arrivée de Danjan aux dernières heures de la matinée. Visage défait et costume froissé. Il avait bataillé pour me sortir de l'aquarium, me libérant des griffes de l'IGPN. *Hors procédure.*

Un claquement sec me fit revenir brusquement à la réalité. Danjan venait de jeter un dossier sur le bureau. Il me le désigna.

— Je n'ai pas besoin de vous parler des bœufs-carotte. Vous savez très bien qu'ils vont remuer la merde. Pour eux vous êtes déjà coupable.

Le vieux commissaire reprit place dans son fauteuil en cuir. Il tira lentement un paquet de *Black Devil* de sa veste et m'en proposa une. Je refusai.

— J'ai arrêté.

J'omettais toujours de préciser que j'avais arrêté à 12 ans, juste après ma première taffe.

— Je suis aussi sur le coup, dit-il en désignant les cigarettes aromatisées.

Il craqua une allumette. Sirôt embrasé, le cylindre de tabac dégagea une odeur écœurante. Mélange improbable de nicotine et de chocolat.

Il tira une taffe et entreprit d'énumérer mes erreurs.

Prise en chasse d'un type louche, sans flagrant délit valable. Délit de sale gueule, dira-t-on dans la presse. Vol d'un scooter et mise en danger de la population ? Aucune plainte, ni aucun témoin ne venait corroborer mon témoignage. Quant à ma course-poursuite dans les rues de la ville, le chauffeur du Duster reprochait à un « taré qui faisait

du rodéo » d'avoir manqué de l'emboutir. Au-delà de mes fautes, j'avais planté mon équipier sur le bord de la route pour aller jouer les justiciers. Pour le coup, j'étais définitivement *out*. Faute impardonnable. Mais hors de question de reconnaître mes conneries. La colère s'amplifia. J'étais las d'être mis au pilori.

Putain de job. Nous finirions tous désabusés.

— Vous me mettez à pied à cause d'une pourriture ! hurlai-je soudain pris d'une colère noire. Munia s'est planté tout seul. Il a mal négocié un virage et s'est mangé un parpaing ou une barre de fer, peu importe. Il a valsé avant de finir sa chute contre mon pare-brise et s'est explosé le crâne parce qu'il n'avait pas de casque. Et il n'avait pas de conneries parce qu'il venait de piquer ce putain de scooter, bordel !

Je me levai d'un bond, incapable de tenir en place plus longtemps. D'un même geste je dégrafai ma carte professionnelle et la balançai sur le bureau en acajou. À la suite, je déposai mon arme comme un défunt dépose son âme. Démuni, mais plus léger.

— Je vais remplir une jonction, dis-je en tournant les talons.

Mes propres paroles me semblaient loin, étrangères. La colère avait pris le dessus. Je n'étais plus maître de mes actes. Une jonction. Mon compteur d'heure. Un tampon sur le papier. Et bientôt je serais loin de toute cette merde.

Danjan m'interpella au moment où je tournais la poignée. Sa voix tonna.

— Léo.

L'utilisation soudaine de mon prénom fut comme un électrochoc. Ma main s'immobilisa dans le vide.

— Laissez tomber la jonction, vous n'en aurez pas besoin. Je vous détache sur une autre affaire. Loin de Paris, ajouta-t-il.

L'étonnement pris le pas sur la colère. Elle retomba aussi rapidement qu'elle avait envahie mon corps. Malgré tout, elle restait là, terrée en profondeur. Prête à resurgir à tout instant.

— Comment ça ? Quelle affaire ?

— Vu les circonstances on peut dire que vous avez le cul bordé de nouilles. Une demande du procureur Béchaud m'attendait sur mon bureau hier soir. J'hésitais à vous détacher, mais maintenant je n'ai plus le choix. La Crim' requiert vos compétences sur un meurtre en Corrèze. Je ne voulais pas que vous retourniez là-bas, vous savez pourquoi mieux que moi. Mais dans les circonstances actuelles, votre présence sur place ne pourra pas être pire qu'ici.

En Corrèze. L'évocation du département me fit l'effet d'une douche froide.

— Mes compétences ? répétais-je fébrile.

— D'après les premiers éléments, votre parcours aux stup's pourrait être déterminant. J'ai confirmé que vous étiez un des meilleurs dans le domaine.

— Pourquoi moi ? Quelqu'un qui travaille encore dans le service pourrait mieux les rencarder...

— Il n'y a pas que ça, me coupa mon supérieur en détournant le regard. C'est pour ça que je ne voulais pas vous y envoyer...

*Il n'y a pas que ça.*

Je sentais le piège se refermer autour de moi. Danjan tira une dernière taffe en plissant les yeux, écrasa le mégot et contourna le bureau pour s'approcher lentement.

— Ils savent que vous êtes originaire du coin. Ils comptent sur vos connaissances du terrain. Le village où l'évènement s'est déroulé est isolé. Ils veulent quelqu'un de là-bas.

La peur me tomba comme une pierre sur l'estomac. Les circonvolutions se ramifiaient. Et ce que je voyais apparaître ne me plaisait pas.

— Quel village ? questionnai-je alors que je connaissais déjà la réponse.

— Sainac. C'est bien votre village de naissance, n'est-ce pas ?

S'attendre au pire n'empêche pas de défaillir.

Des flashes du passé qui crépitaient devant les yeux aux jambes en coton, les émotions qu'on refoule déferlent toujours avec force dès lors qu'on entrouvre une porte fermée depuis longtemps.

Contre toute attente, Danjan plaça brusquement une main sur mon épaule, au moment où je me sentais partir.

La pression de ses doigts me conféra la force de me maintenir debout.

— C'est quoi, ce traquenard ? articulai-je. Qu'est-ce qui peut bien se passer d'intéressant dans ce village paumé ?

Le commissaire me fixait, inquiet. Il connaissait mon dossier. Il connaissait une partie de mon passé. Il savait tout ce que cela signifiait pour moi.

— Pas un traquenard, un cadeau tombé du ciel. L'occasion pour le destin de vous sauver les miches. Terrez-vous dans le trou du cul du monde le temps qu'il faudra et j'oublierai la scène qui vient de se produire dans mon bureau. Ici, on prendra soin de gérer la crise et les émeutes – car il y aura des émeutes, soyez-en sûr, peu importe que la victime soit un Saint ou un fumier. Dans quelques semaines, la presse se lassera et une autre affaire prendra le devant de la scène. Tout disparaîtra comme si rien n'avait jamais existé.

La fatigue m'étreignit d'un coup. L'adrénaline quittait mon corps et à mesure que la réflexion gagnait du terrain, je prenais conscience qu'une fois encore la colère m'avait emmené trop loin. Si je ne voulais pas tout perdre, il était temps de me reprendre.

— Qui me demande là-bas ?

— Olivier Bertaut, commandant de la Crim', il vous attend sur place de pied ferme.

— Quand ?

— Hier, comme toujours. Je n'ai pas les détails. Mais vu le foin que ça provoque, c'est du lourd. L'histoire est déjà remontée très haut. Béchaud n'est pas le genre de proc' qui s'emmerde de n'importe quel cas. Au passage, rien ne doit filtrer dans les médias. C'est bien clair ?

Il fit demi-tour jusqu'à son bureau et y reprit mon arme et ma carte. En me les tendant, il capta mon regard. Son expression s'était radoucie et un air paternaliste imprégnait ses traits.

— La colère ne vous mènera jamais sur le bon chemin, souvenez-vous de ça. Dans quelques heures, on risque de détraquer votre carrière, saisissez l'occasion qui se présente à Sainac pour montrer votre valeur. Je vous laisse encore cinq minutes pour emballer vos affaires. Après, cassez-vous d'ici. Je ne veux plus vous voir.

- 04 -

Comme chaque nouvelle pimentée, ma nuit sauvage avait déjà fait le tour des machines à café. Les regards de mes collègues braqués sur moi me confirmaient que *Radio moquette* était toujours d'une efficacité redoutable lorsqu'il s'agissait de diffuser les cancons internes.

Pourtant au SDPJ, la vie continuait, bouillonnante d'activité. Une matinée comme une autre, indifférente aux rumeurs. Des flics qui se saluent entre deux couloirs, d'autres qui s'invectivent sur une enquête en cours. Des secrétaires qui s'activent entre les murs décrépits des bureaux administratifs. Des téléphones qui sonnent sans discontinuer, dans l'attente qu'un jour, quelqu'un trouve le temps de décrocher le combiné.

Mes pas me traînèrent jusqu'à mon propre poste.

Ici, moins de bruit, moins de vie. Un calme salutaire, qui n'empêchait pourtant pas mes pensées de jouer leur propre remue-ménage. En vrac, disloquées, elles s'agitaient sous mon crâne comme une boîte de trombones secouée dans tous les sens.

Ma vie prenait un tournant. Une claque dans la gueule inévitable qui m'attendait au coin depuis déjà pas mal de temps. Danjan avait raison, depuis mon divorce avec Audrey, j'étais devenu incontrôlable. Incapable d'être raisonné. Ni par lui ni par moi. Car finalement, plus rien n'avait réellement d'importance maintenant...

Il était venu me repêcher en avril quand je m'étais fait jeter de mon poste à la 2<sup>ème</sup> DPJ. Il m'avait prévenu : « Pas de débordement, je veux le même Léo que celui qui bossait sous mes ordres aux stupos ».

Seulement, entre le Léo de cette époque et celui d'aujourd'hui, le monde avait explosé sous ses pieds. Une énorme brèche ouverte dans le sol l'avait aspiré pour lui faire revivre à jamais le cauchemar de ses erreurs passées.

Un coup d'œil vers la paperasse qui débordait de mon bureau me fit tourner vert :

procès-verbaux, relevés téléphoniques, conclusions d'autopsies, post-it divers et variés. Pour la forme, j'attrapai un dossier entassé, presque au hasard.

C'était un supposé trafic d'œuvres d'art opérant sur l'île des Loups au Perreux-sur-Marne. L'opérateur téléphonique du suspect venait de communiquer la facture détaillée de ses appels. Un numéro *stabilo-bossé* revenait régulièrement. Le numéro d'un gardien de musée précisait un autre *post-it* déposé à mon attention. Avec un peu de chance, l'affaire se résoudrait toute seule. Sinon, il faudrait organiser une planque sur place.

Je fermai le dossier d'un coup sec avec un soupir.

J'étais sur la touche. Ce n'était plus à moi de prendre ces décisions.

Une tignasse rousse se matérialisa soudain devant moi.

— Alors ? demanda Humbert.

— Alors c'est la grosse merde. Je te dresse le tableau rapide : enquête du parquet, journalistes en rut, bœufs-carottes sur le dos et vacances au vert pour me refaire une image.

— En gros, rien d'étonnant...

— T'avais déjà remis ton rapport à Danjan, dis-je en tempérant au maximum le ton accusateur de ma voix.

— Plus vite, toutes les infos il avait, mieux ton cul il pouvait protéger.

Le nordiste était un inconditionnel de *Star Wars*.

— C'est quoi cette histoire de témoin introuvable ? T'as bien vu la même chose que moi ? Le mec s'est pris un coup de lame des couilles à la gorge. Il s'est barré comment ? En roulant sur lui-même ?

— À part sa veste en lambeaux, il n'avait aucune blessure. La doudoune a tout encaissé à sa place. Le temps que tu me *jettes*, j'ai juste eu le temps de l'aider à se relever.

Humbert me transperçait d'un regard bleu glacial.

— Il ne voulait pas porter plainte ? Récupérer son scooter ?

— Il avait reconnu Munia.

Forcément.

Qui ne le connaissait pas dans le quartier ?

— Écoute... (Mon coéquipier prit une chaise dans un coin et s'assit face à moi), je sais que t'as les boules. Peu importe ce que t'en dis, t'as quand même foutu un mec dans le coma cette nuit. Ce n'est pas le genre de truc qu'on passe à l'as comme ça. Alors, prends tes vacances à Pétaouchnok et fais pas chier. T'as la chance que Danjan soit de la vieille école. Dans le genre « Faudra me passer dessus pour aller emmerder un de mes gars », c'est une bonne pioche. Par contre, ne lui mets pas des bâtons dans les roues en restant ici.

C'était le genre de discours que j'avais besoin d'entendre.

Mais difficile de l'admettre.

— Bien, soupira Humbert. Tu vas où ?

— Il m'envoie à Sainac. Un petit village paumé en Corrèze, à trois quarts d'heure de Brive-la-Gaillarde. Il paraît qu'on a retrouvé un cadavre là-bas. Un certain Olivier Bertaut me demande pour l'assister sur l'enquête. Ça te dit quelque chose ?

Humbert se redressa d'un coup.

— Attends, *the* Olivier Bertaut ? Celui de la Crim' ?

— Donc, tu le connais...

— Pas personnellement, mais j'en ai entendu parler. Une véritable vedette pour quiconque s'intéresse un minimum à notre con de boulot !

— Vas-y alors, éclaire-moi.

— Ce mec est un électron libre. Du genre bulldozer. Grande gueule. Grande carrure. Grande carrière. Tu te souviens de l'affaire du préfet assassiné en Lozère ? C'est lui qu'on a dépêché en urgence. Il paraît qu'il a réglé l'histoire en deux temps trois mouvements alors que l'enquête piétinait depuis des mois. Une vraie tête.

— Je vois le genre, le péteux de service.

— Pas que je sache, plutôt type baroudeur qui mène sa barque en solo et qui n'aime pas qu'on le fasse chier. Il ne s'est pas fait que des amis d'ailleurs. On le pourrit autant qu'on lui chante des louanges.

— Pourquoi me demanderait-il spécialement ? Tu peux te rencarder à droite à gauche pour moi ?

— Bien sûr, justement je m'ennuyais ces derniers temps, ironisa-t-il. Et puis comme mon coéquipier va se barrer, je vais certainement avoir encore plus de temps libre ! (Devant mon air misérable, il capitula.) Bon, je te promets pas la lune, mais je peux poser quelques questions...

Inconsciemment, j'avais remonté un dossier sur le haut de la pile. Le premier dossier dont j'avais hérité en arrivant ici. Virginie Durand.

Sa photo dépassait de la pochette. Un beau brin de fille. Un peu banale, mais mignonne. La vingtaine à peine. Cheveux longs et bruns. Sourire discret. Pas de maquillage. On reconnaissait le genre de fille qui n'aime pas se mettre en avant, mais qui reste naturellement attirante.

La jeune fille que j'avais rencontrée quelques mois après la prise de ce cliché était entrée dans le commissariat comme un fantôme, repliée sur elle-même, les yeux gonflés de larmes. Une marque rouge lui barrait la tempe. Ses cheveux emmêlés retombaient en cascade. Elle avait fourré ses mains dans son pull trop grand pour elle et entouré sa poitrine de ses bras comme pour se protéger.

J'avais recueilli sa déposition.

— Tu te souviens ? demandai-je à Humbert, la gorge nouée.

Elle sortait d'une cave où six garçons lui étaient passés dessus.

C'était la première à nous parler de Tony Munia. Le point d'entrée de toute cette merde. Elle avait retiré sa plainte quelques jours plus tard, mais nous avions continué

notre enquête et découvert petit à petit les trafics de ce salaud. Drogue bien entendu, mais aussi recel, cambriolages, et début d'infiltration dans le commerce de la chair.

— Ce merdeux n'a peut-être que 22 ans, mais c'est déjà une ordure de la pire espèce, crachai-je. Il faut combien de morts encore avant qu'on puisse prouver quoi que ce soit contre lui ?

— Je sais. Mais l'opinion publique ne verra pas un monstre, juste un gosse.

— Je m'en tape de l'opinion publique ! Ce « gosse », tu te souviens comment on le surnommait dans la cité ?

Humbert secoua la tête.

— Léo, je sais tout ça. J'étais là, moi aussi.

— Tout ce que je souhaite, dis-je doucement. C'est que ce soir, Virginie Durand sabrera le champagne.

Un long silence s'ensuivit. Je rangeai la photo de la jeune fille dans le dossier et le refermai.

Un bip m'informa de la réception d'un nouveau mail. Mon doigt resta suspendu un instant sur le bouton « ouvrir », mais à la place, je fermai complètement la messagerie.

— Courage, fuyons.

Je saisis mon manteau et verrouillai mon PC. Un adieu de la tête vers mon coéquipier et deux minutes plus tard, je franchissais les portes du commissariat.

Grande inspiration. Grand bol d'air frais.

Tout ça ne me concernait plus.

Je récupérerai ma 206 au parking. Une version HDI, grise, robuste et fidèle. Il était temps de repasser par chez moi. Préparer mon voyage, mes affaires. Prendre une douche, tenter de dormir un peu. Programme chargé, avant le départ pour Sainac.

Direction le périphérique extérieur. La tête pleine de considérations matérielles.

La fatigue est un mal qui assouvit et manipule. Elle s'insinue lentement et apporte avec elle toutes les pensées douloureuses que l'on tente de fuir. Elle eut raison de moi, encore une fois. Alors que je conduisais, Munia revint sur le devant de la scène. Un flash. Une détonation sonore. La tête froissée, bourdonnant dans mes oreilles.

Gorge qui se serre. Ventre qui se noue. Brusque coup de volant.

Sur un coup de tête, je traversai le terre-plein central pour faire demi-tour. Retour en direction de Paris. Avant de partir, il me fallait une confrontation.

Une confrontation avec moi-même.

- 05 -

**J**e détestais les hôpitaux.

Celui de la Pitié-Salpêtrière ne dérogeait pas à la règle.

Couloirs longs et vides se succédaient. Blancs. Immaculés. Froids et impersonnels. Une stérilité auréolée de pureté qui me faisait toujours dresser les poils sur la nuque.

Accueil des soins intensifs. Derrière le comptoir une femme rondelette emmaillotée dans une blouse rose s'acharnait sur l'ordinateur devant elle. Sans décrocher les yeux de l'écran, elle demanda d'une voix agacée :

— C'est pour quoi ?

— Je viens voir Tony Munia.

Elle leva un regard, me détaillant pendant de longues secondes. Aucune expression ne filtrait sur son visage patibulaire.

— L'accident de scooter ? Le jeune avec l'énorme balafre sur le visage ?

J'acquiesçai.

— Vous êtes de la famille ?

— Non.

— Alors impossible. Le môme est aux soins intensifs. Il ne reçoit pas de visite.

Sa voix s'adoucit. Peut-être à cause de ma mine déconfite.

— Ne soyez pas déçu, vous n'auriez pas pu lui parler de toute façon. Il n'a pas repris connaissance depuis son transfert.

— Je ne veux pas lui parler. Juste le voir.

Je lui plaçai ma plaque sous le nez.

— J'ai la carte d'accès illimité.

La femme soupira d'un air las.

— Troisième porte au fond du couloir, à droite.

Elle m'indiqua vaguement la direction d'une main pataude avant de reporter toute son attention sur l'écran. Je n'insistai pas.

Une succession de portes se déroulait devant moi. Des chambres en enfilade, identiques les unes aux autres. À mesure de mes pas, les souvenirs refluaient. Les grandes lignes. Les petits détails. On surnommait Tony Munia « La Roulette ». L'influence qu'il grappillait le rendait tout-puissant dans la cité. Personne ne voulait témoigner, ni confirmer ce qui se pratiquait à l'intérieur des barres d'immeubles. La peur s'affichait sur le visage des témoins, le mutisme complet, dès qu'on évoquait son nom. Seul le témoignage courageux de Virginie Durand nous avait éclairé sur sa marque de fabrique. Aux filles qu'il venait de violer dans les caves, il imposait d'exécuter ses opposants à coups de roulette russe. Si la fille refusait, il retournait l'arme contre elle.



D'où le surnom qu'il avait gagné.

J'atteignis la chambre du caïd et me plantai devant la vitre, les pieds bien droits, ancrés dans le sol. Le regard fixe, sans sourciller. Prêt à faire face.

À la vision de la scène sous mes yeux, je ne ressentis que de la colère. Une colère dirigée contre le monde entier. La colère du désaveu qui me restait en travers de la gorge.

Le corps reposait sur un lit d'hôpital, la tête enrubannée dans une bande stérile. Les parties du visage encore visibles témoignaient des traces du choc. Des coupures et des ecchymoses sur le nez. Les lèvres éclatées. Une large éraflure sans peau sur la joue droite.

Il avait les yeux clos.

La balafre réveilla un sursaut de conscience en moi. Un relent de culpabilité ? Du poing, je frappai un coup sourd contre la vitre. Réflexe primaire. Trop plein à évacuer.

Pendant une seconde, je crus le réveiller. C'était absurde. J'aurais pu écraser mon poing sur son corps sans obtenir davantage de réaction. Inspiration. Expiration. Je calai mon rythme sur le diagramme du moniteur cardiaque et peu à peu, je retrouvais mon calme.

— Un proche ?

Sous le coup de la surprise, je me retournai trop vite.

Un petit homme frêle, recouvert d'une blouse blanche, m'observait avec curiosité derrière de larges lunettes.

— Je suis le docteur Douvier.

Je serrai la main tendue.

Il m'observait fixement comme s'il cherchait à percer mon esprit pour y lire ce qui m'amenait ici. Au bout d'un instant il parut s'apercevoir de son attitude inconvenante et dansa sur un pied tout en se raclant la gorge.

— Vous savez, il n'y a que deux catégories de personnes qui viennent se perdre à la frontière du monde des morts, finit-il par dire. Ceux qui cherchent des réponses. Pour les proches, la famille, et tous les aimants ce sont des « pourquoi ? ». Pourquoi lui ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi doit-il partir ?

Il attendait ma réaction, mais je reportai mon attention sur la vitre, et la vision funeste de l'autre côté.

— Et puis il y a ceux qui regrettent, continua-t-il. Et là ce sont plutôt des « comment ? ». Comment en sommes-nous arrivés là ? Comment avancer maintenant ? Comment me pardonner ?

Nouveau silence.

Il insista :

— Vous êtes de ceux-là, n'est-ce pas ? J'ai appris ce qui est arrivé à ce jeune garçon. Cette poursuite avec la police et ce malheureux accident qui l'a plongé dans cet état.

— Est-ce qu'il va s'en remettre ? finis-je par demander.

Le médecin se mit en mouvement, les bras croisés derrière le dos, remontant lentement le couloir vers l'accueil. Je le talonnai.

— Personne ne sait. Il n'ouvre pas les yeux, ni spontanément ni en stimulant ses paupières. Il n'émet aucun son et il n'est pas conscient du monde extérieur. Seule une activité réflexe persiste. C'est comme ça depuis plusieurs heures... On peut toujours espérer qu'il s'agit d'une syncope ou d'un état de conscience transitoirement altéré auquel cas il peut se réveiller d'une minute à l'autre, mais il faut s'attendre au pire.

— Et c'est quoi, le pire ?

D'un geste circulaire, le médecin engloba les autres chambres autour de lui, où toutes sortes de patients étaient installés.

— Coma, état végétatif, locked-in-syndrome, mort cérébrale... Vous avez là une représentation de tous les états de conscience. À choisir, lequel lui souhaiter ? Lequel est le pire ? Honnêtement tout ce qu'on peut souhaiter à ce jeune homme c'est qu'il se réveille au plus vite.

— C'est le plus probable ?

— Je ne sais...

Je l'interrompis.

— Pas de long discours docteur. Je ne vous demande pas un diagnostic, juste votre avis. Votre sentiment personnel.

L'homme s'arrêta. Nous étions de retour à l'accueil. La femme en rose avait disparu.

— Plus les heures passent et plus les risques sont importants pour ce garçon de tomber dans le coma. Persistant ou permanent, seul l'avenir nous le dira. Mais il faut garder espoir.

Je masquai difficilement un rire nerveux. Le docteur Douvier me scruta par-dessus ses lunettes comme si j'étais devenu fou.

— Je peux vous aider, ou vous indiquer un confrère si jamais...

— Non, le coupai-je. Je n'ai pas du tout besoin d'un psy, au contraire. Vous voulez que je vous dise docteur, je ne pleure pas ce qui arrive à ce gamin.

Il recula un instant, comme frappé par la peur de ce qu'il venait de percevoir en moi. Cela ne me faisait ni chaud ni froid. Au contraire, je jubilais à l'idée de choquer ce bien-pensant.

— Y'a pas plus athée que moi, docteur. Mais si y'a vraiment quelqu'un là-haut qui s'amuse avec nous, il a bien fait les choses et sauvé de nombreuses vies. Tony Munia n'était qu'au début de ses horreurs. Alors plusieurs vies dans la balance contre une seule ? Et celle d'un fumier en plus ? Croyez-moi, je ne suis pas prêt à chialer la mort de cette ordure si jamais il ne se réveille pas.

Un temps pour emballer deux-trois affaires dans un sac, dénichées au milieu du studio bordélique qui me servait de garçonnière à Montrouge – depuis mon divorce, les cartons jamais déballés s’entassaient encore dans les coins.

Un autre temps pour me glisser sous le filet d’une bonne douche glacée. Sentir le contact des gouttes dénouer mes muscles trop raides, la sensation que l’eau salvatrice, purifiante, me lavait des errances de la nuit.

Un dernier temps, enfin, pour un somme express mais réparateur et un casse-dalle qui me ferait tenir jusqu’au soir.

À l’issue des préparatifs, je m’engageai sur l’A10.

Prévision du trajet : de l’autoroute, quasiment tout du long. Quatre-cents bornes au paysage uniforme, coincé entre deux rambardes de sécurité et bornoyé d’aires de repos. La première heure fila tranquillement, au rythme des musiques à la radio. Puis, je branchai mon téléphone en haut-parleur pour composer le numéro d’Olivier Bertaut.

Une voix grave résonna dans l’appareil.

— J’écoute.

— Bonjour commandant. Ici, Léo Brasseur.

— Vous êtes en route ?

Le type ne se perdait pas en futilités. Je décidai de jouer sur la même corde.

— Je serai là dans trois heures.

— Bien, je vous attends à la Brigade territoriale de proximité d’Objat. Vous connaissez ?

— Oui, très bien, répondis-je.

En fond, un bruit dérangeant de rafales rendait la communication difficile.

— Parfait, alors. Je vous laisse, nous avons énormément de boulot ici. La météo prévoit un sacré déluge sur la région. Soyez prudent sur la route, ça va secouer sévère.

La communication coupa, la radio se ré-enclencha automatiquement.

107.7. Radio Trafic.

Alors qu’on annonçait beau sur la région parisienne, je me dirigeais vers la flotte et la tempête. C’était moi tout craché. Je ne pouvais me contenter du calme, il me fallait courir aux devants des secousses. C’était raccord avec les perturbations émotionnelles tumultueuses sous mon crâne.

Sainac revenait dans ma vie. Une fois encore.

Aux premières notes de *Sunday Bloody Sunday*, je me résignai à laisser le passé ressurgir. Face aux réminiscences, le combat est perdu d’avance. Mon histoire reflua sous mes yeux et se superposa aux flashs lumineux de mes phares sur l’asphalte.

*18 avril 1978*

Le jour de ma naissance.

Sur les registres de l'état civil on m'avait enregistré sous le nom de Léo Brasseur, fils de Joseph Brasseur et Hélène Rousseau.

Mes parents s'étaient rencontrés dans une manif de 68, battant le pavé côte à côte pour scander le renouveau du monde et d'une société où « Il est interdit d'interdire ». De cette période où ils vivaient d'amour et de fumette fraîche, ils avaient contracté des habitudes désastreuses pour leurs neurones. Résultat du passage de 68 à 78 : de l'insouciance d'une jeunesse, l'inconscience d'une vie d'adulte.

Les drogues dures avaient remplacé l'herbe.

La révolution illusoire des années yé-yé n'existait plus.

Et moi, je naissais sur ces entrefaites.

Un cadeau, pas vraiment tombé du ciel.

Je les imaginais redescendre de leur shoot, abrutis devant un soap américain à la mode et choisir mon prénom comme on choisit une marque de yaourts. De ce que j'en savais, j'aurais pu tout aussi bien m'appeler Dylan, Brandon ou Todd.

Le seul acte raisonné de toute leur vie, c'était d'avoir cédé à l'insistance de mes grands-parents qui les pressaient d'acheter une petite maison de campagne, dans un bourg paumé nommé Sainac. C'était la première fois que le petit village corrézien entraînait dans ma vie.

*12 décembre 1988*

J'avais passé mes dix premières années dans cette maison avec eux. Dix années de survie.

Sur le fil.

En permanence.

Mon père était jardinier communal à la mairie d'Allasac, et il avait assuré son boulot à peu près correctement les cinq premières années. Il dépensait plus d'argent dans le bistrot du coin que dans mes couches, mais j'avais au moins toujours une culotte sur le cul. Le soir, quand il rentrait au foyer complètement bourré, il n'était pas rare qu'il me regarde avec de grands yeux ronds comme s'il me voyait pour la première fois. Chaque jour la vie semblait lui rappeler qu'il avait un fils, avec qui il n'avait jamais cherché à créer un lien. Et ce n'est pas quand il perdit son boulot (complètement ivre, il avait mis le feu aux parterres communaux pour défricher plus efficacement les mauvaises herbes) que les choses s'arrangèrent.

De son côté, ma mère avait sombré plus lentement mais tout aussi sûrement. Secrétaire de temps à autre, elle envoyait moins vite ses fax qu'elle ne s'envoyait ses fixes. Son boulot de mère n'était pas plus glorieux. Repliée sur elle-même, elle s'isolait.

Socialement mise de côté, elle était la cible vulnérable et privilégiée des roustes de mon père. Femme battue, elle se réfugiait dans la drogue pour fuir les douleurs physiques et mentales. Shootée, elle était incapable de travailler.

La boucle du cercle vicieux était bouclée.

À six ans, j'étais aux premières loges pour assister, impuissant, à son effondrement. Maigre, les yeux creusés, les bras bleuis par les piqûres de shoots, elle passait ses journées à fixer le vide une clope à la main. Quatre années dans son propre monde, prise de paranoïa et d'hallucinations. Quatre années pour passer de femme à fantôme.

Avant de succomber un matin de décembre. Ce jour-là ma mère était morte de la main qu'elle avait toujours tenue : celle de la drogue.

*11 octobre 1997*

La seconde femme d'importance entrait dans ma vie : Audrey. Notre première rencontre avait eu lieu sur les bancs de la fac lors de nos études de droit en 1997 à l'Université Paris VIII. Ce fût tout de suite l'amour fou.

Après une enfance basée sur l'incertitude et une adolescence où j'étais passé de pensionnats en familles d'accueil (mon père avait disparu après la mort de ma mère), Audrey devenait mon équilibre. Mon garde-fou au-dessus de l'abîme. Auprès d'elle, les mauvais souvenirs du passé jouaient un rôle constructeur. Elle me permit de m'ouvrir et de cicatriser mes plaies d'enfance.

En 3<sup>ème</sup> année elle approfondit son cursus en droit tandis que je m'orientais vers un DU de criminologie. Une fois notre licence en poche je poursuivis à Cannes-Écluse, l'école des officiers de police, en Seine-et-Marne et ma scolarité en tant qu'interne nous obligea à vivre séparés presque un an.

Nous nous mariâmes en juin 2003 et peu de temps après j'intégrais mon premier poste à la BS – la Brigade des Stupéfiants. Le besoin de comprendre comment on pouvait tomber dans un excès au point d'en mourir était trop fort. Pour comprendre le mal, je devais l'intégrer.

Plongé dans mes souvenirs, je faillis manquer la sortie.

Le panneau bleu phosphorescent indiquait Toulouse / Limoges / Châteauroux.

Je m'accordai une pause quelques kilomètres plus loin sur l'aire des avionneurs.

Je me garai sur le parking désert et sortis me dégourdir les jambes. L'air frais de la nuit me revivifia.

La lumière blafarde du bloc sanitaire me fila le cafard. Une ampoule à moitié grillée s'allumait par intermittence. Je me soulageai en vitesse dans des chiottes dégueulasses et me lavai longuement les mains. Le reflet dans le miroir me renvoya l'image sporadique de mon visage. Une gueule carrée aux joues fournies d'une barbe de deux jours. Je paraissais plus vieux que mon âge, plus dur aussi. L'effet de la barbe. Seuls

mes yeux me trahissaient. Douceur bleutée au milieu du visage, vestige de l'enfant perclus à l'intérieur.

Je redémarrai et me réengageai sur l'autoroute.

L'A20 devait son surnom d'Occitane au fait qu'elle traverse deux régions d'Occitanie. Elle se tortillait, grimpait et descendait au rythme des vallons environnants comme des montagnes russes bitumées. Sur le bas-côté, des vaches broutaient dans les vastes étendues herbeuses. Le charme de la campagne dans le soleil déclinant. Loin de mes habitudes de flic urbain.

Je dépassai Vierzon, puis Châteauroux.

L'environnement changea.

Les pâturages cédèrent la place à des arbres immenses.

Nouveau panneau : « La forêt Limousine ».

Des sapins, dont la cime semblait toucher le ciel, formaient une voûte intimidante. Sur plusieurs dizaines de kilomètres je me sentis transporté loin de France, sur les routes de Californie. Cette forêt n'avait rien à envier au parc américain de *Yellowstone*. Leurs ombres prodiguaient certainement un tunnel de fraîcheur bienvenue pendant l'été. À la tombée de la nuit, ils me procuraient le sentiment de circuler à l'intérieur d'un souterrain maléfique.

Sous l'égide d'un signe invisible, la pluie débuta par petites gouttelettes avant de se transformer en trombes d'eau, renforçant l'atmosphère prégnante de fin du monde. J'affrontais l'asphalte glissant et les bourrasques puissantes qui faisaient tanguer ma citadine.

Juste avant Limoges, le monde moderne perça de nouveau le paysage le temps d'un bref instant.

Sortie de nulle part, une énorme zone industrielle s'étalait de chaque côté de l'autoroute. De grandes enseignes, *Conforama*, *Mc Do*, *Courtepaille*, dévoilèrent leurs panneaux lumineux avant que la nature ne reprenne ses droits. Au tournant, les magasins disparurent purement et simplement.

« Département de la Corrèze » s'affichait enfin.

Quelques souvenirs insistaient encore pour crever l'air comme des bulles d'eau gazeuse. Des souvenirs comme des fantômes qui ne pouvaient m'atteindre qu'une fois une certaine frontière passée.

*28 janvier 1999*

Ce jour-là, j'appris que mon père était mort.

Du moins, considéré comme mort.

Absent de son domicile depuis plus de dix ans et ne manifestant aucun signe de vie, le tribunal de grande instance avait appliqué la loi comme on le fait pour une personne disparue.

Mon père mort. Ma mère morte. À vingt ans, j'étais l'unique héritier d'une baraque auquel je n'avais pas repensé depuis le moment où je m'étais promis de me tourner vers l'avenir sans jamais plus regarder en arrière. Ce pacte intérieur m'avait permis de continuer ma vie sans ce fardeau.

Comme un boomerang, le passé me revenait dans la gueule.

Sainac resurgissait dans ma vie pour la seconde fois.

Audrey m'avait forcé à rappeler le notaire que j'avais envoyé paître. « On peut juste aller voir ».

Elle faisait ça pour moi.

Au passage du dernier virage de Sainac, la maison de mon enfance s'était matérialisée comme dans un rêve et la régression n'en avait été que plus frappante. Elle était dans un état désastreux. Dans mes souvenirs de gosse, c'était déjà une vieille bicoque en pierre des années 20, aux murs de lierre et au toit pentu. Face à moi, c'était devenu une maisonnette à demi écroulée, recouverte par la végétation, le portail affaissé maintenu par une cheville rouillée. Les volets écaillés battaient au rythme du vent contre les fenêtres crasseuses et l'intérieur que l'on entrapercevait ne semblait pas en meilleur état.

Dès le premier regard, j'avais eu besoin de la remettre debout, labourer le jardin et faire ressusciter cette maison. De manière étrange, je me sentais redevable de ces murs croulants.

La vie d'un toxicomane est caractérisée par un point commun indéniable : les trois instabilités. L'instabilité émotive tout d'abord, l'instabilité financière par la suite et finalement l'instabilité matérielle. C'est-à-dire un environnement changeant et un logement incertain.

J'avais eu la chance d'avoir une maison stable et sécurisante les premières années de ma vie. Quand on grandit au sein d'un couple qui ne vous alimente ni d'amour ni d'attention, on se contente de miettes pour justifier sa place dans le monde. Cette baraque m'avait permis de rester sur les rails, d'être qui j'étais aujourd'hui.

Bon sang, je la détestais !

Et pourtant, elle m'avait sauvé la vie.

2015

Le monde s'était de nouveau écroulé.

Audrey me quittait.

L'atmosphère des dernières années était devenue lourde en permanence. Le quotidien pesant, la difficulté pour avoir un enfant, les disputes à répétition. Des raisons toutes plus valables les unes que les autres pour justifier sa décision.

Mais la vérité était ailleurs.

Elle provenait du jour où j'avais franchi la ligne. La plus grande erreur de ma vie.

Ce jour-là je l'avais perdue pour de bon.

Et moi le flic endurci, au passé déjà sombre, j'avais connu ce qu'on ressent lorsque le pilier de sa vie disparaît.

La peur. La vraie peur.

Viscérale, primaire. Une terreur infantine venue du plus profond de mes entrailles ; venue planter ses racines dans la partie la plus fragile et la plus instable de mon être – mon passé – et y puiser sans remords jusqu'à mes dernières ressources.

Son départ avait créé une faille en moi, qui ne guérissait pas.

Cette faiblesse m'anéantissait.

J'aurais tant souhaité qu'elle me pardonne.

Car Audrey c'était ma drogue. Mon unique drogue.

Sortie 44. Direction Uzerche.

Sous la pluie de l'orage.

Sainac revenait dans ma vie pour la troisième fois.

## - 07 -

**I**l était vingt heures passées, et il pleuvait encore comme vache qui pisse quand Bertaut m'accueillit au centre de commandement.

La Brigade territoriale de proximité d'Objat, à quelques kilomètres de Sainac, avait été réquisitionnée pour monter la cellule d'enquête. La petite ville n'avait pas connu pareille effervescence depuis longtemps. Le parking attenant était plein.

De l'autre côté de la route, une silhouette massive se détachait dans la lumière de la gendarmerie, sous le haut-vent du bâtiment. On m'avait dit que j'étais attendu de pied ferme et ce n'était pas une image. Je courus pour couvrir la courte distance entre ma voiture et l'abri de fortune, mais j'arrivais néanmoins trempé jusqu'aux os. Une odeur de chien mouillé se mêlait aux douces odeurs d'une pluie d'été.

Olivier Bertaut était imposant. Costaud. Sa stature franche lui donnait un certain embonpoint que je devinais être un leurre. C'était un homme fait d'une masse de muscles sans une once de graisse. Il avait le visage carré, et une coupe courte. Les cheveux en brosse contribuaient à lui donner un air cubique. Qu'avait dit Humbert à son sujet déjà ? Baroudeur ? Il ne pouvait pas en avoir plus la gueule.

— Brasseur, me présentai-je.



— Bertaut, dit-il en me tendant une poigne de fer. J'espère que vous avez fait bonne route.

J'opinaï.

— Bien, alors ne traînons pas. Nous avons du pain sur la planche.

Droit. Direct. J'avais vu juste, ce gars n'était pas du genre à se perdre en formalités. Si l'extérieur avait l'humidité d'une jungle tropicale, l'intérieur en avait la chaleur suffocante. La brigade grouillait comme une fourmilière sous le feu d'une attaque.

— Vous êtes sur le pied de guerre !

— Oui. Les circonstances, les circonstances... Suivez-moi, que je vous mette au parfum au plus tôt. Nous n'avons pas de temps à perdre. Par là.

Il m'indiqua un bureau à l'écart de l'agitation et m'invita à prendre place sur une chaise rustique à proximité d'une table de travail encombrée de dossiers.

— Je ne sais pas ce qu'on vous a déjà dit...

— Rien. À part que l'affaire était chaude.

Il acquiesça de sa lourde tête. Un pli barra sa peau tannée. Bertaut n'avait rien d'un bureaucrate comme on en trouvait de plus en plus dans la police. On sentait l'homme de terrain, habitué à travailler au grand air. Un vieux de la vieille.

— Vos parents vous racontaient des histoires pour vous endormir étant gosse ?

La question était incongrue.

— Ce n'était pas le genre, répondis-je mal à l'aise.

— Bien, parfait. Parce que l'histoire que je vais vous raconter n'a absolument rien d'un conte de fée.

Il s'assit face à moi et tira une enveloppe kraft de la pile de documents.

— Nous avons découvert le premier corps au mois d'avril. Un homme, dénudé, torturé, niché dans les hauteurs, sur une tombe du cimetière du Père-Lachaise. Vous étiez à la 2<sup>ème</sup> DPJ à cette époque, vous en avez peut-être entendu parler ?

Je secouai la tête négativement. Au mois d'avril j'étais déjà en attente de transfert. Au fond du trou. Danjan m'avait légèrement sorti la tête de l'eau en me faisant intégrer sa brigade quasiment de force. « Pour vous remettre sur les rails », avait-il dit. (Sachant que nous nous étions connus à la brigade des Stups, quelques années auparavant, la petite blague avait fait son effet.

Même s'il n'admettrait jamais être l'auteur d'une vanne).

— Quelle date ? demandai-je.

— Le 18 avril.

Le jour faisait mouche. La date de mon anniversaire.

Je me souvenais parfaitement de ce soir-là en particulier, seul comme un con devant mon assiette vide. Outre mon anniversaire, le 18 avril est aussi le jour de la St Parfait. Audrey avait l'habitude de me souhaiter les deux. Une petite vanne entre nous pour me rappeler qu'il était parfois bon de laisser mon ego de côté.

M. Parfait n'existait pas. Mais le 18 avril de cette année, il n'y avait que le destin pour me rappeler que j'étais parfait.

Le con parfait.

— L'affaire n'a pas fait grand bruit, reprit Bertaut en me tirant de mes mauvais souvenirs. Étonnamment elle a été assez rapidement classée.

— Pourquoi « étonnamment » ?

— Un corps disloqué, couvert d'hématomes, de brûlures et d'entailles. Le sexe mutilé, éclaté, presque arraché. Et les yeux évidés, les orbites creusées à la petite cuillère comme deux œufs à la coque. Voilà qui donne peut-être matière à ce qu'on se penche un peu plus sur les circonstances du crime.

Bertaut me fourra le dossier sous le nez. L'ouvrant, il illustra ses propos de différents clichés. Les visions d'horreur se succédaient au fur et à mesure des argentiques. Le corps nu, couvert de sang. La forme humaine, à peine reconnaissable. Prises dans le contexte aseptisé d'une salle d'autopsie, on aurait pu confondre l'atelier avec l'arrière-boutique d'une boucherie.

J'attrapai la première photo sur le haut du paquet. Puis une autre, et encore une autre... Un détail clochait. La forme n'était pas *totale*ment humaine.

La tête en particulier était étrange. Des formes vagues, de chaque côté du visage m'évoquaient des oreilles taillées en pointes, comme celles d'un elfe du folklore. Implantées au-dessus du crâne, parmi le cuir chevelu, elles étaient tout aussi noires et poilues que le crâne. Je plissais les yeux, passai d'une photo à une autre. De nouvelles aberrations me sautèrent aux yeux. D'énormes plaques de poils recouvraient certaines parties du corps comme un duvet à la présence suspecte.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les restes d'un chien.

Je levai brusquement le regard vers Bertaut, incertain.

— On lui a implanté des morceaux d'un chien, expliqua-t-il. Des oreilles sur le crâne, des scalps de poils sur le torse, les bras, les jambes. On lui a cousu, à même la peau. Comme sur une poupée. Le travail est grossier. Un carnage.

Je restais atone, saisi d'horreur.

Puis une question franchit enfin mes lèvres :

— On connaît l'identité de la victime ?

Il me tendit une autre photographie. Celle d'un trentenaire fringant, le regard fier, caché derrière une monture en écailles. La photo en noir et blanc faisait ressortir en contraste le costume noir et le visage pâle, bordé d'une fine barbe. Le mec avait le style un peu dandy, de celui qui prend soin de se raser au millimètre pour se donner un faux air négligé.

— Samuel Paraiso. Quarante-deux ans. Homme d'affaire financier. Il vivait à Paris, dans le Marais. Célibataire. Sans enfant.

Je m'étais laissé bernier. Il faisait bien plus jeune que son âge. À première vue il semblait prendre bien soin de son apparence. Mes yeux repassèrent sur les autres clichés. En direction de ce corps déchiqueté et rapiécé que je peinais à identifier comme étant le même.

— Un crime à tendance homophobe ?

— Je n'ai jamais dit qu'il était homo...

— Quarante-deux ans, célibataire, sans enfant, habitant le Marais, énumérai-je en rigolant doucement. C'est bon, vous avez suffisamment appuyé là où il fallait.

— Touché, mais non. Dans un premier temps nous avons plutôt orienté l'enquête sur une vengeance.

— Pourquoi ?

— Paraiso était un junky régulier. Vu les doses qu'il s'enfilait, ça devait coûter bonbon. Les cartels aiment bien montrer l'exemple avec des mises en scène barbares. Mais ils sont du genre à trancher la langue, la tête ou les mains. À la rigueur ils auraient été capables de lui bousiller les couilles. Mais lui coudre des morceaux de chien ? Non, on fait dans l'inédit là. Ça ne cadrait pas, on a rapidement abandonné la piste.

— Vous avez glané quoi d'autre ?

— C'est à peu près tout.

Olivier Bertaut me cachait des informations. C'était évident.

— Le meurtre date d'il y a plus d'un mois, insistai-je. Combien d'hommes sont sur l'affaire ?

— Aucun. L'enquête est restée en *stand-by* jusqu'à ce que je reprenne les rênes. Le dossier n'est pas plus épais qu'une feuille de PQ.

Devant mon incrédulité, le commandant poursuivit :

— On a étouffé l'affaire. Guéguerre de services. Politique de rentabilité en prévision des prochaines élections. Toutes ces conneries de bureaucrates qui viennent pourrir notre boulot sur le terrain. Vous voyez de quoi je parle ? Bref, cette abomination est devenue un « simple » meurtre affublé sur le rapport d'une « barbarie des sévices singulière ». Dans les faits, personne n'a bougé son cul jusqu'à présent.

J'avais suffisamment côtoyé la 2<sup>ème</sup> DPJ pour connaître les fumistes qui bossaient là-bas. Mon pétage de plomb et le fait que je m'en retrouve éjecté comme une merde n'étaient pas étrangers à leur incompétence. Je décidais cependant de me taire et relançai :

— Mais ça ressort aujourd'hui ?

— Par tous les trous. Samuel Paraiso faisait partie du milieu homo. Sur les réseaux sociaux, ça a commencé à ressortir comme un laxisme homophobe de la part des flics.

— Mon chef m'a dit que l'affaire était la priorité du proc' maintenant. Vous avez le feu au cul, ce n'est pas simplement à cause de menaces d'impopularité...

Bertaut acquiesça.

— Effectivement, il y a plus. *Il* a recommencé. Nous avons un autre corps sur les bras.

Ça commençait à faire sens.

— Ici ? A quatre-cent cinquante bornes de Paris ? Qu'est-ce qui vous fait penser que les deux affaires sont liées ?

— On a régulièrement lancé des recherches sur le SALVAC au cas où on trouverait une correspondance. Et hier, ça a *matché*.

Le « Système d'Analyse des Liens de la Violence Associés aux Crimes » était un logiciel de recoupement pour tenter de rapprocher les affaires qui présentaient des liens communs. Le système officieux, issu du modèle canadien, existait depuis une dizaine d'années.

— On a détecté une alerte en provenance du commissariat de Brive. J'ai pris contact. En deux temps trois mouvements c'était plié. Si la barbarie est la marque de fabrique de notre tueur, cette nouvelle affaire est forcément de sa main. Je le sens. Ne me demandez pas comment, l'instinct de flic certainement.

— Vous voulez dire que le meurtre qui a eu lieu ici est du même acabit ?

Bertaut planta son regard froid dans le mien. Il me jugeait, comme une bête sauvage juge l'utilité d'un membre de sa meute.

— Non, capitaine Brasseur, fit-il avec un sourire carnassier. Ce nouveau meurtre est encore pire que celui-ci.

Il marqua une pause, et dans un chuchotement comme pour lui-même, il ajouta :

— Oh oui, encore pire...

## - 08 -

« **O**n l'a surnommé le Loup-Garou ».  
Le Loup-Garou.

Les dernières paroles du commandant Bertaut résonnaient toujours dans ma tête lorsque je repris ma bagnole, frissonnant sous le déluge qui n'en finissait pas.

Je démarrai, pleins phares, en direction de Sainac.

*Le meurtre que nous allons voir demain est encore pire.* Je me massais les paupières. C'était complètement... irréal. Un cauchemar dont j'espérais bientôt me réveiller.

Sur la route, Objat était déserte. Une ville fantôme sous les lumières synthétiques des lampadaires, régulant une circulation invisible au rythme des feux tricolores.